

FRANÇOIS

CASSINGENA-  
TRÉVEDY

De l'air  
du temps  
au cœur  
du monde

Tallandier

© *ESSAIS*

**UN MOINE  
DANS LA CITÉ**



De l'air du temps  
au cœur du monde

## Du même auteur

- La Voix contagieuse. Homélie*, Tallandier, 2017.
- Cantique de l'infinistère. À travers l'Auvergne*, Desclée De Brouwer, 2016. Grand Prix catholique de littérature, 2017.
- Les Pères de l'Église et la liturgie*, Desclée de Brouwer, 2009 ; rééd. Artège, 2016.
- Étincelles IV (2010-2014). Le couvre-feu*, Ad Solem, 2015.
- Chante et marche. Les introïts III*, Ad Solem, 2014.
- La Parole en son Royaume. Une approche liturgique*, Ad Solem, 2013.
- Mer en ré mineur*, Éditions du Gerfaut, 2013.
- Chemin de croix*, Médiaspaul, 2013.
- Aimer les monastères. Une passion à partager*, Éditions du Mesnil, 2013.
- Chante et marche. Les introïts II*, Ad Solem, 2012.
- Chante et marche. Les introïts I*, Ad Solem, 2012.
- Poétique de la théologie*, Ad Solem, 2011.
- Étincelles III (2006-2009)*, Ad Solem, 2010.
- Sermons aux oiseaux*, Ad Solem, 2009.
- La Liturgie. Art et métier*, Ad Solem, 2007.
- Étincelles II (2003-2005)*, Ad Solem, 2007. Prix 2008 du livre de spiritualité Panorama-La Procure.
- Te igitur. Le missel de saint Pie V*, Ad Solem, 2007.
- Pélagiques*, Éditions du Gerfaut, 2007.
- Missa Solemnis. Poèmes marins*, Éditions du Gerfaut, 2005.
- Nazareth, maison du livre*, Ad Solem, 2004.
- Étincelles*, Ad Solem, 2004.
- « *Pour toi, quand tu pries...* », Abbaye de Bellefontaine, 2000.
- Quand la Parole prend feu. Propos sur la lectio divina*, Éditions de Bellefontaine, 1999.

François Cassingena-Trévedy

De l'air du temps  
au cœur du monde

*Un moine dans la cité*

Tallandier  
ESSAIS

Les textes de cet ouvrage ont été publiés dans la revue *Études*  
entre février 2014 et décembre 2018.

© Éditions Tallandier, 2019  
48, rue du Faubourg-Montmartre – 75009 Paris  
[www.tallandier.com](http://www.tallandier.com)

ISBN : 979-10-210-3408-2

L'on trouvera ici mon œuvre « politique », si l'on veut bien entendre par « politique » une certaine ouverture naturelle et constamment entretenue de l'esprit sur la cité des hommes, lorsque l'on envisage celle-ci à l'altitude des raisons suprêmes qui expliquent ou qui éclairent son difficile et parfois chaotique avènement : *per altissimas causas*. Au vrai, une attention, une intention – voire une tentation – politique traverse toute mon œuvre : ici, elle éclate et se donne libre cours. Jouissant de l'opportunité inespérée que m'offrait une tribune chargée d'une riche histoire, et à laquelle je ne dirai jamais assez ma propre gratitude, j'ai fait, par touches sélectives, cinq années durant (2014-2018) – le temps que dura une guerre au siècle dernier –, le portrait de mon siècle. J'ose espérer que ces *Caractères*, survivant aux circonstances historiques qui les ont suscités, s'élèveront à une actualité pérenne, en même temps qu'ils inspireront une action, sous le signe d'une espérance dont une lucidité sans concessions est l'indispensable préliminaire, dont un discernement sans relâche est l'exigeant exercice. Car c'est finalement pour réparer que l'on regarde, pour construire que l'on critique, pour agir que l'on pense.

F. C.-T.





I

ÊTRE AU MONDE



## Qu'est-ce qu'un événement ?

Sur le point de rapporter le discours de l'apôtre Paul devant l'Aréopage, l'auteur des Actes des apôtres fait une remarque d'ordre sociologique : *Tous les Athéniens et les étrangers qui résidaient parmi eux, dit-il, n'avaient d'autre passe-temps que de dire ou écouter les dernières nouveautés* (Ac 17, 21). Rien de moins nouveau que cette fringale de nouveautés : elle demeure toujours la nôtre, encore que satisfaite par d'autres moyens. Les pages de nos journaux et, plus sensiblement encore, sans doute, les portails d'information publique du réseau Internet, nous proposent – nous imposent – chaque jour une gamme d'actualités qui vont de l'événement majeur au fait divers le plus sensationnel ou le plus anecdotique, et cela, sous le régime d'une indifférenciation totalitaire qui les fait affleurer à la surface de notre quotidien dans une étrange parité. Cette livraison pantagruélique des événements officiels est censée nous arracher, comme en d'autres

temps les jeux du cirque, à l'ennui personnel et collectif d'une vie qui rechigne décidément à envisager l'austérité radieuse de son propre mystère. Comme d'habitude, comme par instinct, elle fait la part du lion aux saillies les plus violentes, les plus criantes, les plus criardes de l'aujourd'hui mondain, elle flaire et flatte les humeurs les plus animales de l'homme, elle donne à croire qu'Éros et Thanatos sont les seuls dieux qui ont droit de cité. Par le niveau qu'elle fait passer sur les mots, les images, les êtres et les choses avec une inconsciente cruauté, elle fait oublier qu'il n'est pas de fait divers pour ceux qui en sont l'épicentre, et ne peut évidemment s'aventurer dans les contrées où se mesure – et se partage – la pression de l'impondérable sur le cœur humain.

Au vrai, que se passe-t-il ? En somme, qu'est-il arrivé aujourd'hui ? Quel fait significatif d'histoire contemporaine, mais aussi quelle modification, apparemment infime, des êtres et des choses autour de moi, quelle innovation intime de moi-même, quelle parole entendue, quel paysage vu, quel visage croisé, vais-je retenir finalement à la pesée – à cette pesée silencieuse du jour écoulé qui devrait être notre exercice régulier du soir ? À quoi vais-je discerner le certificat de « nouveauté » digne de ce nom ? À cause de ce dont il nous vient, comme à cause de ce que nous sommes, tout événement est foncièrement incalculable : la première attitude qu'il exige de notre part est le discernement. Il demande à être identifié

comme tel, au milieu de beaucoup de tumultes sans suite, d'effervescences tapageuses, d'amusettes bavardes et vides. Ponctuel ou lentement évolutif, il demande aussi, naturellement, l'observation, car seuls l'œil averti, l'oreille fine, l'intelligence éveillée et le cœur aux aguets s'en avisent. *Que vois-tu, Jérémie ? – Je vois une branche de « veilleur »* (Jr 1, 11). *Levez les yeux et regardez les champs, ils sont blancs pour la moisson* (Jn 4, 35). Et comment pourrais-je appeler avec honnêteté « événement » ce que, cédant au consumérisme d'une information sans états d'âme, je ne prends ni le temps ni la peine d'accueillir au plus profond comme au plus vif de moi-même ? L'événement, quel qu'il soit, appelle la compassion : il demande, en quelque sorte, que je *lui* arrive, que je sois à sa taille, autrement dit que j'aie moi-même toute la taille d'homme avec laquelle il mérite d'être abordé. Voyons et disons les choses dans l'autre sens : n'accède au statut d'événement que ce qui *m'*arrive, non pas en ce sens que je serais le centre du monde et qu'il n'arriverait rien d'important qu'à moi seul, mais en ce sens que, eu égard à sa teneur en humanité magnifique ou douloureuse comme à la nature quasi ondulatoire de son procès, l'événement lui-même attend de *m'*arriver, d'arriver jusqu'à moi, jusqu'en moi. L'événement est une réalité essentiellement relative. Il est toujours cela avec quoi j'établis une relation « intéressée » et empathique, en un mot fraternelle. Même infime, même à la lisière du rien

(et à plus forte raison, sans doute, qu'il est tel), il est enfin cela sur quoi je ne me lasse pas de revenir : tout événement véritable appelle une méditation infinie. *Marie gardait avec soin tous ces événements dans son cœur* (Lc 2, 19 : littéralement « toutes ces paroles »).

La multitude de ce que nous appelons événements se résume et trouve sa clef d'intelligibilité dans un événement unique qui nous arrive en épiphanie resplendissante ou sous d'obscures espèces (jusqu'à travers sa contradiction même), et dont l'Écriture et la liturgie déploient pour nous, en termes balthasariens, la « dramatique » : c'est à savoir la venue de Dieu dans l'histoire et dans la chair. Tout ce qui arrive au monde est éclat de la chair de Dieu ou écharde dans la chair de Dieu, puisque aussi bien Jésus-Christ est tout ensemble le Patient de tout ce qui fait mal et le Sujet de tout ce qui fait signe dans l'ordre de la vérité, de la beauté, de l'amour. Seigneurial au cœur du cosmos et de l'histoire, mais aussi immanent en chacun de nous (il nous est personnellement destiné), cet événement s'appelle le Salut. *Tous les lointains de la terre ont vu le salut qui vient de notre Dieu* (Ps 97, 3). *Aujourd'hui le salut est arrivé pour cette maison* (Lc 19, 9). En son principe – *in principio* –, en sa substance toujours actuelle, en son terme eschatologique, il est Lumière (cf. Gn 1, 1-3 ; Jn 1, 1-5 ; 2 Co 4, 6). Dans la nuit des temps – laquelle n'est rendue si obscure, à vrai dire, que par les ténèbres que nous y ajoutons nous-mêmes –,

## ÊTRE AU MONDE

que peut-il nous arriver d'autre que la lumière ? Le dit de la lumière s'énonce à nous nuit et jour, par le menu, mais le son de ses angélus aux confins du silence n'est perceptible qu'à celui qui s'applique à se faire, pour l'accueillir, pur cristallin. À l'encontre de toute assimilation obsessionnelle et mondaine de l'événement à la catastrophe, ce qui nous arrive, en réalité, à pas de géant, à pas d'enfant, depuis des années-lumière, c'est la Joie.

## Qu'est-ce qu'être contemporain ?

L'on est contemporain par condition : il faut l'être par amour. L'on est contemporain, tout simplement, parce que l'on partage, avec d'autres êtres vivants et dans la succession de l'histoire, l'inscription dans une époque particulière : il reste – et c'est là tout l'ouvrage d'une vie humaine responsable devant l'histoire – à *naître* à la contemporanéité, autrement dit à accéder librement, laborieusement, dans une pleine maturité humaine, à un état de fait que d'aucuns considèrent avec indifférence, lorsqu'ils ne le déplorent pas comme une fatalité. Le fait d'être contemporain peut être subi : il doit être réfléchi, travaillé, assumé, par quiconque estime que le préfixe qui entre dans la composition de ce mot (lat. *cum* : avec) engage non pas une simple concomitance, mais une communion qui demande à être inlassablement approfondie. Car il faut bien le dire, le temps présent, quel qu'il soit, et à quelque moment de l'histoire qu'il ait lieu, le



temps présent est toujours mal loti, cadet malheureux qu'il est à la fois d'un passé duquel on estime qu'il a déchu et d'un avenir que l'on s'obstine à rêver meilleur que lui. Le temps présent, ce siècle, ce demi-siècle tout au plus d'action et de lucidité que nous devrions nous évertuer à construire ensemble à travers nos irréductibles contrastes, le temps présent est un parent pauvre, au décompte de tous les esprits chagrins qui le dénigrent à l'envi, de tous les esprits nostalgiques qui l'estiment descendre d'apogées idéalisés, de tous les esprits superbes qui le regardent du haut d'excellences morales qu'ils sont les derniers à atteindre comme les premiers à trahir.

Oh ! certes, par la lecture, par l'étude, par l'exercice cultivé du regard et de l'ouïe, et en vertu d'affinités électives qui se jouent de la diachronie de l'histoire, nous avons le pouvoir – nous avons la permission – de nous faire contemporains d'autres temps que le nôtre : les âges révolus laissent après eux une résonance qui préserve le présent de n'être qu'une monodie, un effluve dont l'envoûtante et persistante actualité le rendent plus aisément, plus richement respirable. Quel qu'en soit le motif, en tout cas – empathie avec le passé ou fâcherie contre le présent, parti pris raisonné ou simple coquetterie –, ce genre d'anachronisme savamment et affectueusement entretenu devrait toujours servir à affiner et à stimuler notre contemporanéité véritable. Car, décidément, c'est le temps contemporain qui attend

notre consentement bien tempéré. Que s'il est un art contemporain, il est aussi, pour commencer, un art d'*être* contemporain soi-même, c'est-à-dire de transformer en patrimoine choisi, moyennant une vigilante décantation, tout cela que l'on reçoit, fût-ce parfois à son corps défendant, de cet air du temps que l'on respire et dont on est bon an mal an le conspirateur (il n'est pas jusqu'à certaines postures philosophiques, politiques ou religieuses de prétendue réaction qui ne portent en réalité tous les caractères génétiques de leurs repoussoirs, pour en avoir insensiblement absorbé l'ambiance : toute étrangeté systématique, toute étanchéité farouche au contemporain est une illusion).

L'art – l'acte – d'être contemporain est fait de maintes dispositions spontanées, comme aussi bien de maintes postures exigeantes : de curiosité, d'attention, d'étonnement, d'émerveillement, d'enthousiasme, d'indulgence, de compassion. De distance aussi. Une distance dont il convient d'ajuster sans cesse la proportion et dont la fécondité vient heureusement composer avec le vertige de la promiscuité jusqu'à l'immersion. D'esprit critique et de contestation, naturellement, mais pourvu qu'elle soit polie et dépourvue de toute grégarité (nul n'est plus pertinemment utile à son temps qu'un « mécontemporain », pour user du néologisme forgé par Alain Finkielkraut, lorsqu'il a l'esprit de finesse). Car l'art d'être contemporain est fait par-dessus tout

d'intelligence, d'intuition, de divination et de discernement.

Être contemporain est bien la moindre des choses, la plus élémentaire des gratitudes, puisque *ce* temps nous est donné. Il est *déjà* ce que nous lui donnons, nous – au fait, que lui donnons-nous qui l'éclaire, qui l'élève, qui l'allège, qui le « rachète » (*cf.* Ep 5, 16), sans que nous posions jamais en saintes-nitouches réparatrices d'un mal que les autres – toujours les autres – font ? Il sera ce que nous lui aurons apporté. Le *contemporain*, comme phénomène consistant et non comme épiphénomène volatil, comme question éternelle et non comme écume des jours, comme monde et non comme mode, le *contemporain* demande qu'on l'épouse avec ponctualité, en entrant soi-même humblement, activement, dans le dessein d'une immense philanthropie divine (Jn 3, 16 ; Tit 3, 4) et ecclésiale (*cf.* Vatican II, *Gaudium et Spes*, § 1). Décidément, *il n'est pas bon que l'homme soit seul* (Gn 2, 18).

## Anachorèse créatrice

L'on ne saurait dire, assurément, que Montherlant soit de nos jours un auteur à la mode. L'un des héros de son œuvre dramatique, dans lequel il a mis sans doute beaucoup de lui-même, ne cherchait pas à l'être davantage. Aux chevaliers de son Ordre, venus le visiter en sa thébaïde d'Avila pour le persuader de les suivre au Nouveau Monde en quelque aventure de conquête avantageuse à leurs finances autant qu'à son prestige, le « maître de Santiago » fait cette réponse océane : *Je n'ai soif que d'un immense retirement*. S'il est vrai que les océans mêmes ont soif, ils ne peuvent avoir soif d'autre chose. Seul est susceptible de retirement un certain ordre de grandeur. De retirement, disons-nous, et non pas simplement de retraite ; pas simplement de cette retraite dorée après laquelle tant de ronds-de-cuir aspirent et qu'ils s'empressent d'encombrer de futilités sitôt qu'elle leur échoit. C'est toujours une majesté qui se retire.